



# Inna

une nouvelle de

**Catherine Leblanc**

illustrée par

**Sonia Hivert**

[www.majuscrit.fr](http://www.majuscrit.fr)

Dépêche Reuter. Russie. 2007.

## Inna

Une grande et forte femme, voilà comment on me voit. Je travaille beaucoup comme toutes celles d'ici, peut-être plus encore car j'élève seules mes deux fils. On dit toujours Inna et ses gars, on forme un bloc, on marche ensemble. Je ne me serais pas vue avec des filles, les mâles me donnent plus envie de me battre. Pour eux, je ne baisse pas les bras, je vais de l'avant, je me donne vraiment, c'est comme ça. J'ai bien des histoires avec des types mais la plupart du temps, ils ne tiennent pas la route. Je les rencontre deux ou trois fois et je m'aperçois qu'ils boivent, qu'ils jouent tout leur salaire ou simplement qu'ils traînent toute la journée et qu'ils n'ont pas d'autres projets que de



tourner en rond et de gober les mouches. Je n'ai pas besoin d'un môme de plus.

Ratmir et Iakov sont vifs, presque maigres malgré le kasha que je leur prépare. À douze et quatorze ans, ils préfèrent filer que de faire leurs leçons mais je les ai à l'œil, je veux qu'ils s'en sortent. La vie est dure ici, des hivers longs, beaucoup de glace et de neige, des étés

chauds, peu de boulot.

Ils quitteront peut-être Stravropol pour Moscou, peut-être même pour l'Europe ou pour les États-Unis. Je les laisserai partir. Tant



mieux s'ils vivent quelque part où l'avenir est ouvert, où on peut dire ce qu'on pense. Ici, tout le monde se méfie. On est prudent. Personne n'a envie de se voir repérer par la police ou par la mafia. Les questions politiques, on les laisse endormies, les trafics, on n'en parle pas, ce n'est pas à nous qu'on va apprendre la survie. À ce prix, on peut s'entendre. Notre barre d'immeubles n'est pas très haute, six étages, et devant, il reste un petit-bois libre d'accès, c'est vraiment bien.



Dès le printemps, on en profite. On retrouve les voisins, chacun apporte son pique-nique et sa vodka.

Même les vieux descendent avec leurs chaises pliantes. On déplie nos couvertures, on partage le pain, les œufs, la viande froide, le thé. On discute, on blague. Depuis des années, cela créé tout un lien entre nous. On se connaît, on s'aide. Les enfants passent chez les uns, les autres, les babouchka demandent des services, on ne laisse pas tout seul un homme dont la femme est partie. Cette barre d'immeubles, c'est notre village au milieu de la ville.

En mars, pour le premier pique-nique de l'année, il faisait encore froid mais on a partagé une soupe pendant que les enfants se réchauffaient en courant. Anton, qui travaille à la mairie, nous a annoncé qu'un projet immobilier était lancé, que les promoteurs voulaient détruire le bois pour construire des maisons. On n'a protesté, scandalisés, puis on n'a parlé d'autres choses. On n'y a pas cru.

Comme Anton insistait, les jours suivants, qu'il en reparlait avec de plus en plus de colère, on s'est inquiété. On a fait circuler des péti-

tions disant qu'on ne voulait pas ici d'un parc pour les riches. Tout le monde a signé. On a besoin d'un peu d'air pour nos familles.

Nous n'avons eu aucune nouvelle de nos pétitions et nous avons presque oublié l'histoire, quand un matin, avant de partir à l'usine, j'ai vu arriver un camion et des types avec une tronçonneuse.

L'info a circulé à toute allure dans les immeubles, les gens ont dévalés les escaliers, se sont précipités dehors, ont débordé comme du lait sur le feu.

Les cris, des bousculades ont surpris les bûcherons. On a tous fait une chaîne pour leur barrer le passage. Le chef d'équipe essayait de discuter mais a dû renoncer. Il a fini par rappeler ses gars et ils sont repartis sous les applaudissements et les cris de victoire.

On s'est relayé deux jours de suite mais on voyait bien qu'on ne tiendrait pas longtemps. Le travail n'attendait pas, nous ne pouvions pas rester surveiller le bois toute la journée. Il fallait pourtant qu'on reste unis. L'après-midi, d'autres camions sont revenus, transportant des hommes plus nombreux. Les vieux se sont installés près des arbres pour les empêcher de commencer leur sale travail.

Les ouvriers ne les ont pas bousculés mais ont quand même réussi à poser des palissades autour du bois.

Ils avaient osé ! Défigurer le quartier, limiter l'accès à notre lieu de rencontres ! Le deuxième matin, les habitants se sont rassemblés de-



vant le parc, encore plus nombreux que la veille. Le camion a de nouveau reculé.



Le troisième jour, je suis revenue dans la chaîne, on a vu arriver deux voitures de police et on a cru qu'ils venaient nous embarquer, une clameur est montée dans le groupe, mais ces voitures précédaient seulement celle du maire.

Il se déplaçait jusque-là, en personne. On avait gagné !

Le maire a serré des mains, puis a pris la parole. Il a soutenu que les constructions prévues étaient indispensables et s'inscrivaient dans les projets de Poutine. Sous les huées, il a poursuivi en disant qu'il ferait replanter une ligne d'arbres au pied de nos immeubles. Les

quolibets ont fini par le faire taire. Il a prévenu que le lendemain, ceux

qui continueraient à créer de l'agitation seraient arrêtés, quel que soit leur âge ou leur situation de famille, et il est reparti dans sa voiture officielle noire, encadrée par la police, sirène hurlante.



Des types qu'on ne connaissait pas traînaient parmi nous. Un silence maussade est retombé sur le quartier.

Quand je suis rentrée le soir, une dizaine d'arbres avaient déjà été massacrés. Les troncs sciés, il ne restait, sous une pluie fine, que les souches, et quelques branches, à terre, avec les premières feuilles d'avril.

À peine arrivée à l'appartement, Ratmir s'est précipité pour me rapporter que Iakov avait raté l'école. Celui-ci n'a pas nié. Il était resté à regarder les branches tomber, respirer l'odeur de la sciure, entendre le bruit acharné des scies et jeter des cailloux sur les bûcherons. Je ne l'ai même pas puni. Les deux garçons se sont battus toute la soirée.

Hier, je n'ai pas décoléré. Je tenais fébrilement le registre des arrivages et des sorties mais je pensais que ma vie, notre vie, valait moins qu'une ligne de chiffres. Toutes ces décisions qui nous écrasent ! Toutes ces choses qui tombent sur nous sans qu'on n'ait rien à dire ! On

n'a qu'à se taire, avaler notre langue ! Toujours prendre sur soi, subir

ce que les autres décident, ça ne s'arrêtera jamais... Si on se révolte, on est brisé, si on renonce, on est mort.

Ils sont tranquilles les déjà morts, les éteints debout, c'est peut-être eux qui ont raison. Ils ne brûlent pas sur place, ils ne se tapent pas toujours la tête contre l'impossible. Ils tracent leur route en ne voyant rien, en n'entendant rien et en se concentrant uniquement sur ce qui est utile pour leur famille. Peut-être vaut-il mieux, en effet se désintéresser de tout. J'en ai trop vu qui ont été harcelés, arrêtés, brisés dans leurs carrières. Je ne peux pas me le permettre, mes enfants ont besoin de moi. Je ne vais pas tout mettre en péril pour un petit bois. Une sourde exaspération m'a habitée toute la journée, une rancœur amère que rien ne délogeait.

En rentrant le soir, j'ai vu qu'une nouvelle série d'arbres était abattue. On aurait dit des corps qui tendaient leurs mains vers le ciel.



Ma rage fut traversée d'une certitude, je resterai debout. J'ai frappé chez les voisins, j'ai téléphoné, j'ai organisé une réunion. Il fallait

trouver quelque chose, gagner du temps, montrer, malgré tout, qu'on refuserait toujours.

Une idée a été adoptée. Ratmir et Iakov sont allés faire les photocopies et les ont distribuées. Il fallait profiter de la nuit.

Ce matin, aux premières heures, je prépare une grande cafetière que je partage avec Anton et quelques amis. Les garçons guettent à la fenêtre.

Ils nous appellent car le camion arrive, précédé par la police. Personne n'a voulu reformer la chaîne. Les bûcherons descendent, chargé de leurs tronçonneuses. Ils franchissent les palissades, s'approchent des arbres. Ils s'arrêtent.

Troublés, indécis, ils se concertent. Ils ne commencent pas le massacre, une crainte sacrée les retient. Ils vont parler aux policiers, ça nous amuse. Regardez, ils repartent ! Nous nous moquons, ces lâches ont peur du vent ! Un simple papier les fait fuir !

Sur chaque tronc, reste épinglée une affiche avec une photo en noir et blanc...

... et un nom qu'ils n'ont pas osé abattre, Poutine, Poutine, Poutine.

